

ANGLAIS

LE CAMP D'ÉTAPLES

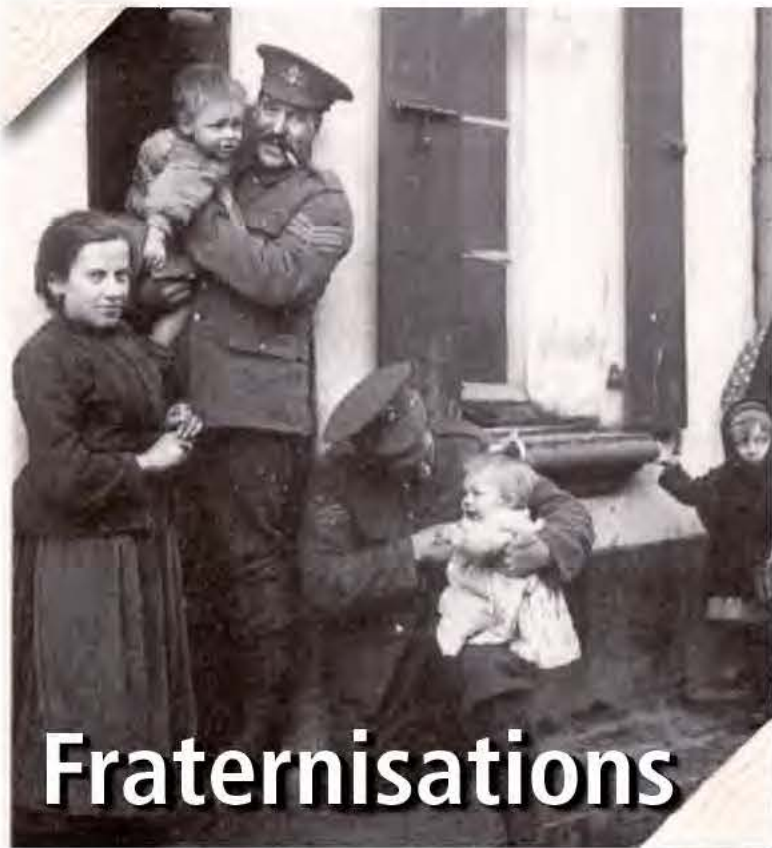


Photo collection Pierre Baudelicque

Fraternisations

Femmes et enfants du pays... et soldats anglais.

ÉTAPLES était un carrefour ferroviaire exceptionnel. De là, on atteignait directement les champs de bataille de la Somme et de l'Artois. Si l'on tient compte de la proximité de Boulogne-sur-Mer et de l'existence de vastes terrains libres, on comprend pourquoi les Anglais ont eu envie de s'installer sur ce lieu stratégique idéal. Les militaires ont étendu là la base britannique la plus importante de France. Probablement plus d'un million d'hommes y passèrent, de mars 1915 à novembre 1918. Les lieux accueillèrent en permanence 60 à 80 000 soldats.

Destiné au stockage de matériel, à la formation, à l'entraînement des troupes, et à leur remise en forme, un camp gigantesque a été établi. Il accueillait entre autres une vingtaine d'hôpitaux, soit 20 000 lits, pour recevoir les

blessés qui arrivaient par trains entiers. Il a même fallu construire une gare annexe. Les blessés étaient d'abord accueillis dans des postes de repos puis conduits jusqu'au camp en ambulances par les auxiliaires de l'armée britannique, les « Kaki girls » vite nommées « Cats qui gueulent » par les Étaplois. Ces jeunes femmes, qui étaient aussi cuisinières, dactylos, téléphonistes à l'état-major... « ne furent pas le moindre motif d'étonnement de la part des Étaplois qui, pour la première fois de leur vie, voyaient des filles en uniforme, » explique Pierre Baudelicque, docteur de l'université.

À leur arrivée, à Étaples comme dans tout le Pas-de-Calais, les soldats ont reçu un accueil chaleureux de la population « qui voyait en eux des alliés déterminés à soutenir le combat de la France, même si en réalité la Grande-Bretagne a déclaré la guerre pour protester contre la violation allemande de la neutralité belge, » raconte Xavier Boniface, professeur à l'université du Littoral.

Les bébés illégitimes
Parfois, entre soldats et femmes du pays, se sont nouées des idylles. Il y a eu des mariages, peu nombreux

(cinq, dit-on) en raison peut-être de la différence de religion (ils étaient anglicans, elles étaient catholiques). Les « fraternisations » ont engendré quelques naissances illégitimes dans toutes les catégories sociales de la population. « Les bébés nés de ces liaisons d'un jour ou d'un mois furent bien sûr affublés de quolibets que la gouaille étaploise, toujours en éveil, ne manqua pas d'inventer à ce sujet, » écrit Pierre Baudelicque dans son « Histoire d'Étaples. Des origines à nos jours ». Les petits étaient mis à l'index et certains seront insultés : « Va donc, espèce ed'monster ed'batard d'inglé! »

La « Peste noire »

La prostitution évidemment prospérait et avec elle, la « Peste noire » : les maladies vénériennes. Le fléau n'a pas été pris en compte tout de suite, du fait de l'attention portée uniquement aux blessures de guerre. En France, les grands centres et la plupart des villes secondaires sont

devenus des foyers de contagion. À Étaples, un hôpital était entièrement réservé aux militaires atteints de ces maladies « spéciales ». Chez les civils, l'épidémie prospérait. C'est une des raisons pour lesquelles la cohabitation franco-britannique a perdu au fil du temps un peu de son harmonie. Aux maladies vénériennes et à la prostitution est venu s'ajouter tout ce que développe la présence des soldats : vente d'alcool, bagarres, augmentation des délits... même si, à Étaples, les militaires sortaient peu du camp.

En outre, la population n'appréciait pas de voir ses droits restreints, notamment en terme de circulation (laissez-passer, couvre-feu...). Les relations se sont carrément distendues quand, à l'occasion de la mutinerie, fin 1917, les militaires sont sortis fous furieux du camp. Les Étaplois ont vécu alors une semaine d'enfer... dont on parle encore aujourd'hui.



VERA BRITAIN

L'engagée volontaire
devenue fouguese pacifiste

Vera Brittain est née en 1893 dans une famille anglaise bourgeoise. Très tôt, elle a refusé le carcan dans lequel étaient enfermées les jeunes filles d'alors. Elle enviait son frère cadet qui, lui, pouvait quitter la maison sans être marié. Rebelle, elle ne parlait que d'indépendance, d'études et de carrière. Malgré la désapprobation paternelle, elle a réussi à se faire accepter au Somerville College Oxford où elle est tombée amoureuse de Roland Leighton, l'ami de son frère. L'avenir leur semblait radieux quand en 1914 la guerre a éclaté. « Emportée par l'émotion et par l'éclatant visage du patriotisme », - ce sont ses mots - Vera s'est portée volontaire et a suivi une formation d'infirmière auxiliaire. Encore une fois contre l'avis paternel.



Photo collection Pierre Baudelicque

Vera Brittain était infirmière à Étaples. Son passage dans la Grande Guerre a fait d'elle une militante pacifiste de renom international.

Elle n'a vraiment compris ce qu'était la guerre que trois semaines plus tard... Elle était chaque jour plus horrifiée par la boucherie. En Angleterre, à Malte, en France et en particulier à Étaples, elle a vu mourir l'un après l'autre ses amis, son fiancé et plus tard, son frère... Elle était devant cette situation absurde : elle travaillait d'arrache-pied pour sauver des vies, et notamment celles de prisonniers allemands, alors que son frère essayait de les détruire ! C'est là que son pacifisme s'est enraciné. Elle a écrit et publié son journal de 1913 à 1917 « Chronicle of Youth » et « Testament of youth 1933 », une autobiographie dans laquelle, dit-elle, elle fait plus appel à l'esprit qu'au cœur. L'histoire a été mise à l'écran en Angleterre dans une très populaire série télévisée. Vera Brittain s'est investie avec fougue dans la campagne pacifique de l'entre-deux-guerres, elle a milité ensuite pour le désarmement nucléaire, pour l'indépendance des pays colonisés, le mouvement anti-apartheid en Afrique du Sud.

UNE MUTINERIE

SOUS LE VOILE DU SILENCE

LES cimetières britanniques sont disséminés un peu partout dans le Pas-de-Calais, les plus nombreux étant sur le front de l'Artois. Le plus important est à Étaples, loin des tranchées. L'explication est simple, Étaples était la base arrière des Britanniques qui y avaient établi plusieurs hôpitaux sur la colline (aujourd'hui urbanisée) qui domine la vieille ville.

« Étaples est le plus douloureux de tous les cimetières. Ici reposent des hommes que la gangrène et les gaz tuèrent à petit feu, qui survécurent un temps, sans poumons et sans yeux. Ils étaient enterrés, dix, quinze, vingt à la fois ». Au total 11 658 tombes sont dénombrées, 300 suite au bombardement allemand de 1918.

Le Bull Ring

Ce que l'on sait moins, c'est que ce cimetière situé au-dessus de la Canche, sur la route de Boulogne jouxait un terrain d'entraînement, le *Bull Ring*, l'arène du camp d'Étaples, passage obligé, pour tous ceux qui, débarqués à Boulogne, devaient être formés avant d'être envoyés sur les fronts de l'Artois et de la Flandre. Véritable enfer que les hommes soumis à une extrême discipline et à un entraînement très dur, quittaient sans regrets pour le front. Une préparation psychologique en somme qui pourrait être défendue si la réalité des faits n'avait pas dépassé l'entendement au point de provoquer en septembre 1917, une vaste mutinerie sur laquelle la Grande-Bretagne fit glisser un voile de silence.

Six jours de révolte

Même les historiens qui connaissaient les faits pour avoir recueilli les témoignages de la population étaploise, n'arrivaient pas à savoir le fin fond d'une histoire que l'immense majorité des Anglais, et plus largement des Britanniques, ont ignoré jusqu'en 1978, année de la publication d'un livre signé par W. Allison et J. Fairley : « *The Monocled mutineer* ». Pour le docteur en histoire Pierre Baudelicque, cet ouvrage est à prendre avec précaution. Il a été très critiqué en Angleterre mais a eu le mérite d'obliger à reconnaître l'existence d'une révolte qui a duré six jours. Polémique il y a eu, polémique il y a encore, et polémique il y



Entraînement au Bull Ring, l'endroit de toutes les brimades et des insultes quotidiennes. Le site jouxait l'actuel cimetière militaire.

aura jusqu'en 2017, année où le secret sur les archives militaires pourra être levé.

Pour autant, l'historien d'Étaples confirme la plupart des idées développées dans ce livre traduit par Claudine Lesage en 1990. Y compris que de très nombreux soldats ont déserté pour vivre dans les bois, les marais et les dunes qui s'étendaient autour du camp... Dans les tunnels et cavernes creusées dans la craie autour de Camiers. Parmi ces déserteurs figurait un certain Percy Toplis à qui Allison et Fairley attribuent un rôle important dans le film des événements. Pour Pierre Baudelicque, l'homme faisait certes partie des déserteurs et figurait parmi les agitateurs, mais sans doute faut-il lui accorder un peu moins d'importance.

D'ailleurs, c'est apparemment un drame, parmi d'autres, qui mit le feu aux poudres. Le meurtre (coup de feu accidentel dit le rapport officiel) du caporal Wood surpris par un policier militaire à discuter avec une fille d'Aberdeen portant l'uniforme des WAAC (Women's Auxiliary Army Corps), ce qui était strictement interdit.

Pour les soldats qui en avaient assez du traitement que leur faisait subir le brigadier général Thomson, commandant du camp, dépeint comme un modèle de brutalité et de tyrannie, les instructeurs et les policiers militaires, c'était l'affaire de trop. Le camp tout entier a été pris d'un accès de colère qui a vu trois à quatre mille soldats écossais, australiens, néo-zélandais... franchir les portes et les grillages de leurs cantonnements. Une colère féroce dont furent

victimes leurs « tortionnaires » mais aussi des civils français, des infirmières... Passages à tabac, viols, à répétition ont été commis.

Pierre Baudelicque rapporte les propos du jeune Lucien Roussel, 15 ans à l'époque, qui vit les troupes britanniques « *s'abattre sur la ville comme de véritables sauvages, chahutant et détruisant tout sur leur passage* ».

Une mutinerie qui couvait

Le brigadier général Thomson a voulu faire croire, au début, à un coup de colère. Mais c'était bien plus grave puisque cela a duré six jours.

Aux brutalités dont souffraient les soldats, et à la mort du caporal Wood, il faut aussi très certainement ajouter d'autres causes à cette mutinerie qui couvait sans doute depuis un certain temps... Les questions qui se posent sont multiples ? De quelles informations disposaient les soldats ? Savaient-ils que du côté français, il était question aussi de mutineries ? Quelle était l'influence exercée par les déserteurs qui se jouaient des gardiens du camp et se mêlaient à la troupe ? Les propagandes, pacifiste et communiste, étaient-elles arrivées jusque-là ?

Les mutins tués au combat

L'ouverture des archives apportera peut-être un éclairage nouveau sur toute cette affaire qui, sur le terrain, prit fin le vendredi 14 septembre 1917, date considérée comme étant celle du retour au calme. Celui-ci fut rendu possible par l'arrivée de troupes chargées de

rétablir l'ordre, parmi lesquelles les lanciers du Bengale qui n'attendaient plus qu'un ordre pour ouvrir le feu. Devant l'imposante démonstration de force, les mutins rentrèrent dans le rang et gagnèrent rapidement le front de Flandre où le général Haig s'appêtait à déclencher l'offensive terriblement meurtrière de Passchendaele. La plupart des mutins y furent tués, sans avoir raconté à leur entourage, ce qui s'était réellement passé à Étaples, où une commission d'enquête désigna les meneurs... « *On pense qu'une dizaine d'exécutions ont eu lieu* », écrit Pierre Baudelicque dans son « *Histoire d'Étaples* ». D'autres sentences ont été prononcées. Combien ont été exécutées ? Encore une question

qui reste sans réponse : les corps des fusillés auraient été ramenés en Angleterre.

De nos jours, le seul vestige du camp d'Étaples est donc cet impressionnant cimetière. Mais rien bien sûr pour signifier que le pouvoir guerrier de l'armée britannique y aurait vacillé. Allison et Fairley l'ont affirmé. Pierre Baudelicque se veut plus pondéré : « *la Révolte d'Étaples n'a pas été la seule. Il y en a eu au Havre, à Calais... et à Douvres* ». Mais ce qui est sûr, c'est que la censure a bien fonctionné et que le mutisme britannique a fait son effet. « *Le frère aîné de ma mère qui était anglaise, dit Pierre Baudelicque, est resté pendant toute la guerre à Étaples... Jamais il n'a parlé d'une révolte à son entourage* ».

BULL RING ET HARCÈLEMENT

Les témoignages recueillis auprès des vétérans, 50 ou 60 ans après les faits, sont édifiants. Les troupes arrivées à Boulogne tombaient immédiatement entre les griffes des *Canaris* (surnom dû à leur brassard jaune) qui leur faisaient parcourir la distance jusqu'à Étaples, à marche forcée, n'ayant droit qu'à une demi-tranche de pain et un verre d'eau lors d'une halte à Neufchâtel. Un avant-goût de ce qui les attendait une fois arrivés à Étaples. Coupés du monde, ils étaient les victimes d'un harcèlement moral et physique pendant tout le temps que durait leur apprentissage. Une destructuration mentale qui se lisait sur les visages. Le poète Wilfrid Owen qui voyait le camp d'Étaples comme « *un enclos où des bêtes sont parquées quelques jours avant le carnage final* », exprimait bien cela, parlant du regard aveugle de ses congénères, « *sans expression, comme celui d'un lapin mort* ». Le Bull Ring était l'endroit de toutes les brimades et les insultes quotidiennes. « *J'ai été blessé deux fois mais cela n'est rien en comparaison de ce que j'ai vécu à Étaples* », écrivait un vétéran... « *À dire vrai, j'ai vécu à Étaples de mauvaises périodes comme j'en ai vécues au front, témoignait un autre, mais nulle part ailleurs je n'ai éprouvé un tel sentiment de colère* ». Sentiment d'autant plus légitime que les instructeurs qui leur en faisaient tant baver, ne sont jamais descendus dans les tranchées...